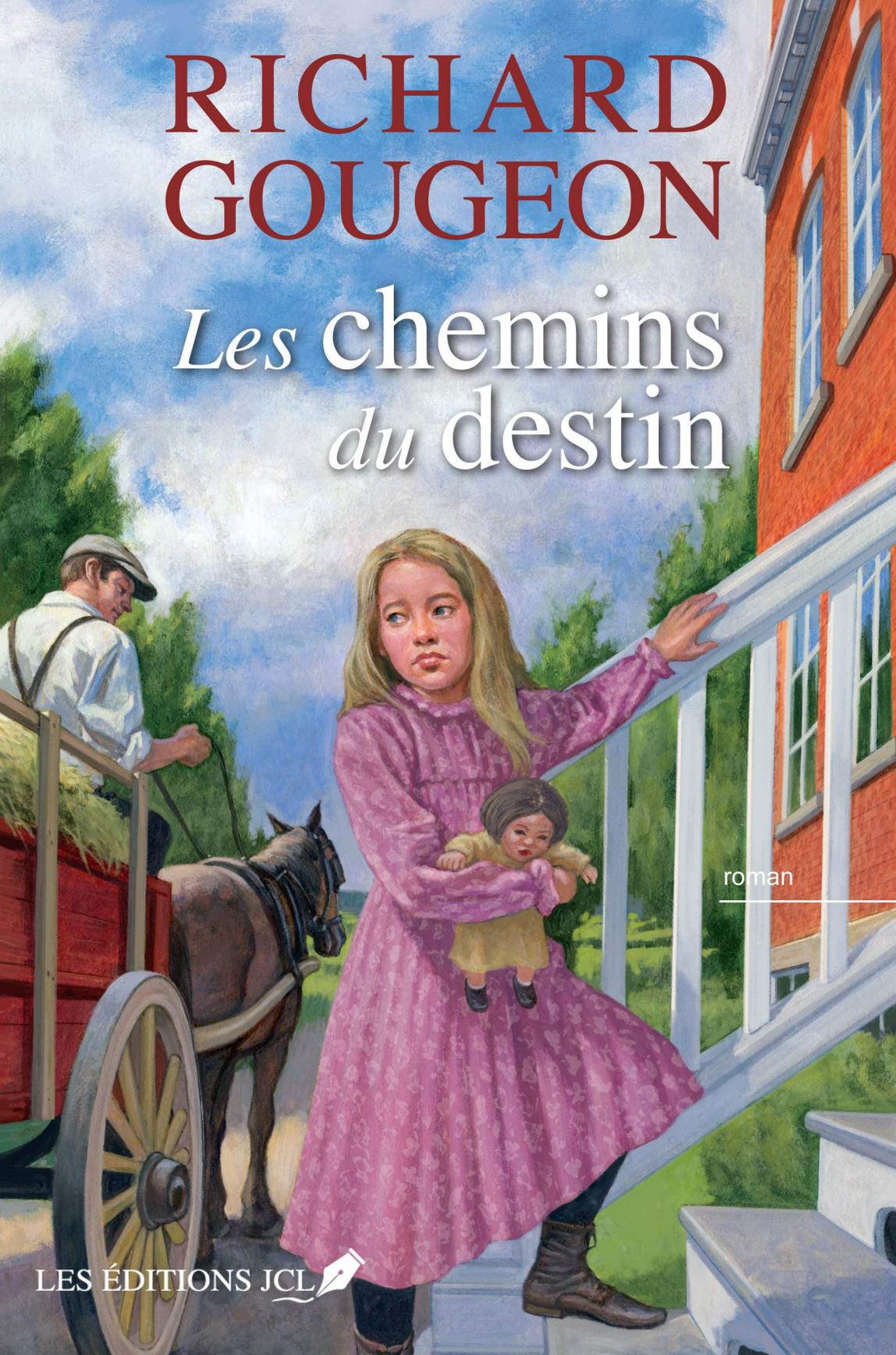


RICHARD GOUGEON

Les chemins du destin



roman

LES ÉDITIONS JCL 

Les chemins
du destin

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les chemins du destin / Richard Gougeon

Nom : Gougeon, Richard, 1947- , auteur

Identifiants : Canadiana 20190021780 | ISBN 9782898040047

Classification : LCC PS8613.O85 C54 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2019 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

RICHARD
GOUGEON

*Les chemins
du destin*

LES ÉDITIONS JCL 

Du même auteur
aux Éditions JCL

Les saisons de l'espérance

1. *L'innocence*, 2017

2. *Le désenchantement*, 2018

*Oh! que je l'aime, ce père bien-aimé
que le Bon Dieu m'a envoyé dans mon triste abandon!*

COMTESSE DE SÉGUR, *François le Bossu*

Prologue

Dans la campagne de Roxton Falls, une maison perchée au sommet d'une colline domine la plaine verdoyante. Bernadette Duclos, ex-religieuse, ex-mariée, se tord de douleur dans son lit. Sœur Simone, une ancienne compagne de couvent revêtue de sa coiffe, entrebâille doucement la porte de la chambre. Ces derniers temps, la sœur du Pauvre Berger s'occupait beaucoup de son amie. Toutes deux «orphelines», elles s'étaient connues au couvent. Bernadette devint une religieuse enseignante et Simone, une infirmière. Encore couventines, elles avaient conclu un pacte : celui de ne jamais s'abandonner.

Le visage de la cancéreuse se convulse, et ses mains osseuses se crispent sur son chapelet. La soignante offre à la grande malade une petite pilule pour la soulager du mal qui la dévore. La tête dolente, la patiente dessille les yeux et refuse le cachet, sans même le regarder. Sœur Simone insiste :

— Tu n'es pas obligée d'endurer, exprime-t-elle, la voix altérée.

— Il faut souffrir avant de mourir, rétorque faiblement Bernadette, avec une étonnante lucidité et avec toute la conviction dont elle est capable.

Ce n'est pas une bonne journée pour Bernadette Duclos. Depuis quelque temps, elle vit comme une recluse, une moniale

cloîtrée dans sa cellule. Elle ne se lève plus, ne parle presque plus, se fait comprendre le plus souvent par des signes avec ses mains, ou encore en passant la langue sur ses lèvres asséchées pour demander à boire. Il lui arrive même de s'agripper aux montants de son lit de fer, de les secouer de toutes ses forces pour appeler à l'aide. De ses yeux vitreux, elle fixe le plafond. Son regard se promène et se pose enfin sur la religieuse dont le visage est empreint de commisération, de bonté. Bernadette consent à prendre le médicament. D'une main, sœur Simone lui soulève la tête et, de l'autre, lui fait boire avec une paille un peu d'Ensure. Dans sa hâte pour avaler le comprimé au goût amer, elle s'étouffe un peu et met un temps pour reprendre son souffle. «Maintenant, tu vas dormir, Bernadette», lui susurre la religieuse au creux de l'oreille, en lui passant affectueusement la paume sur le front pour lui replacer quelques mèches éparses. Puis, sœur Simone remonte la couverture, s'assure que Bernadette tient bien son chapelet et se retire, à reculons, en ne refermant pas complètement la porte, à la demande de la malade elle-même.

En début de soirée, sœur Simone s'apprête à quitter la chambre à pas feutrés lorsque Guillaume entre.

— Bonjour, ma sœur. Comment va ma tante Bernadette ?

— Elle est souffrante. Je lui ai administré trois calmants qu'elle a ingurgités de peine et de misère avec un peu de liquide. Je viens de la retourner sur le côté, pour éviter les plaies de lit. Que Dieu nous en préserve, elle n'en a toujours pas ! On lui place un oreiller dans le dos, pour la maintenir un certain temps dans cette position. Vous allez la trouver un peu éveillée.

La religieuse sort. Guillaume repousse délicatement la porte derrière elle.

— Je suis revenu te voir, dit-il d'une voix chaleureuse.

Il se penche vers le corps squelettique de la vieille femme et lui embrasse tendrement le front. Bernadette le reconnaît et esquisse un sourire pour lui exprimer son bonheur. Le visiteur explique qu'Émilie, sa femme, ne l'accompagne pas, mais qu'elle reviendra le lendemain, comme d'habitude, pour lui donner la communion et passer une partie de la journée avec elle. Guillaume n'est pas certain que sa tante ait bien compris ce qu'il vient de dire parce qu'elle baisse aussitôt les paupières. Après l'effort physique qu'elle vient de déployer pour se replacer dans son lit avec l'aide de sœur Simone, elle s'endort, les mains jointes sur son chapelet. Guillaume demeure debout à contempler son teint livide et son visage anguleux, qui lui donne une expression d'extrême sévérité. Il se prend à imaginer ce corps décharné qu'il devine sous les couvertures, presque inerte, inanimé, en arrêtant son regard sur cette frêle poitrine qui se soulève au gré d'une respiration de plus en plus irrégulière.

Sur un mur de la petite chambre blanche, un Christ en croix, une image de la Vierge Marie et une très belle peinture représentant le Saint-Père, recueilli, la tête appuyée sur les mains, des larmes glissant le long de ses joues rosées de vieillard fatigué. À côté du lit de Bernadette, la couche de Simone, ainsi qu'une table de chevet noire, très sobre, sur laquelle se trouvent quelques effets personnels : crèmes, boîte de mouchoirs, peigne, brosse, coupe-ongles, et de nombreuses bagues dont elle s'est départie avec résignation. Dans un autre coin de la pièce, un petit secrétaire brun surmonté d'une bibliothèque contenant des livres sur la vie des saints, des objets de piété, un carnet d'adresses, une tablette à dessin, du papier à lettres avec un stylo, la photo d'un prêtre d'un pays en voie de développement pour qui elle a payé les études, et une photo encadrée de sa famille alors qu'elle avait

six ans. Finalement, un placard étroit pour ranger quelques vêtements. Bref, un endroit dépouillé, comme cette femme qui disparaît sous les draps.

Guillaume parcourt la chambre du regard, détaillant tous les objets et l'ameublement restreint qui l'occupent lorsque son œil se pose sur les lamelles de stores verticaux légèrement obliques qui laissent pénétrer d'étroits faisceaux de lumière. Une tourterelle triste roucoule quelques notes. Il tire la chaise droite du secrétaire et s'assoit en face du lit, reprenant la lecture d'*Adélaïde*, de Marie Laberge. Après une vingtaine de minutes, Bernadette pousse un long soupir. Guillaume sursaute. Inquiet, il referme son bouquin et s'approche du lit. La malade rouvre les yeux, égarée, cherchant à comprendre ce qui lui arrive. «Je suis toujours là», murmure Guillaume, pour la rassurer. Voyant qu'elle s'éveille, il se penche vers elle :

— J'ai décidé de raconter ta vie, tante Bernadette.

— Elle a été difficile, Guillaume, susurre-t-elle, la voix presque éteinte. Tu ne vas quand même pas relater mon histoire. Il n'y a rien d'intéressant !

— En fait, je vais en faire un récit. Romancé, bien sûr !

— Pourquoi te donner tout ce mal ?

— Toi qui aimais le dessin et la peinture, peux-tu me dire que tu te donnais du mal ? D'ailleurs, je vois encore une tablette posée là sur ton secrétaire. Par contre, moi, tu sais, j'adore écrire. Pour mon plaisir. Mais je n'ai jamais couché sur papier les mots qui étranglent ma gorge. Maintenant, je mettrai le temps et le cœur pour raconter ton passé, tes joies, tes souffrances. Ta voix mérite d'être entendue, toi qui t'es toujours dissimulée dans l'existence et qui as beaucoup aimé les autres...

Bernadette a déjà refermé les yeux. Pas entièrement résignée, la pauvre femme garde le peu d'énergie qu'il lui reste pour lutter. Guillaume attend quelques minutes. Et comme la grande malade ne semble plus réagir, il empoigne son livre et s'éloigne. Elle rassemble ses forces.

— Ne t'en va pas, Guillaume ! interdit-elle.

Le visiteur s'immobilise net. Il revient vers la cancéreuse. La petite femme ajoute, apeurée, les yeux grands ouverts :

— J'ai si peur de mourir seule.

Le neveu s'en approche à nouveau. Bernadette a refermé les yeux. Il consent à demeurer avec sa tante jusqu'à ce que sœur Simone assure la relève...

Ernest Duclos n'avait jamais été un vrai paysan. Amoureux de la nature, un peu rêveur, il maudissait les vaches. Pourtant, par nécessité, il en possédait une vingtaine, toutes baptisées par ses enfants, en plus de quelques cochons, d'une abondante basse-cour, de nombreux chats, dont un seul avait le privilège d'entrer dans la maison, de trois indispensables chevaux et de Fidèle, un chien de berger.

Au bout de son champ, les mains sur les hanches, humant l'odeur du foin fraîchement coupé, Ernest contemplait sa terre. Cette terre nourricière qui l'avait vu naître, celle-là même que son père William lui avait léguée et qu'il avait cultivée du mieux qu'il avait pu, pour lui et les siens, au gré des imprévisibles saisons et des années de vaches maigres et de vaches grasses. La récolte de foin venait tout juste de se terminer. La voiture chargée, ses trois plus vieux, Charles, Eugène et Félicien, s'en retournaient à l'étable pour engranger le dernier voyage avant de faire le train. «Allez de l'avant, leur avait-il ordonné, je vous rejoindrai.» Il aimait profiter de ces moments de grâce où il se retrouvait seul dans la nature, observant la montagne qui s'élevait aux confins de sa terre à bois. La saison était belle, la terre, prometteuse : cette année, le blé, l'avoine, l'orge et le maïs bénéficiaient d'un heureux mariage de soleil et de pluie.

De sa poche arrière, l'homme sortit un calepin humide aux coins retroussés, et un crayon ; la mine était cassée. Son visage cuivré laissa paraître une moue de mécontentement. Il lança un jet de salive dans les herbes rêches. Puis, il releva négligemment son chapeau. À l'aide de son canif, il en retalla la pointe, souffla sur le bout, et ouvrit son calepin. De sa grosse main brute et calleuse, aux doigts enflés de larges jointures, il entreprit de dessiner sa maison et, à l'arrière-plan, l'impressionnante montagne de son enfance, à l'humeur changeante et mystérieuse, selon la température et les saisons. Son carnet était rempli de dessins, paysages bucoliques ou scènes familiales, de décors champêtres, ou encore des animaux au pâturage dans les champs verdoyants panachés de grands ormes. Mais rien ne valait les aurores qui pastellent le matin de couleurs glauques et incertaines.

L'homme referma son petit cahier, ramassa son râteau à foin et se déporta vers les bâtiments, histoire de garder la main haute sur l'ouvrage. Au loin, il devina la tête frisottée de Bernadette, sa fille unique, d'Alfred, son petit dernier de quatre ans qui suivait sa sœur comme une queue de veau, et de Fidèle qui menait habilement les bêtes. C'était l'heure de faire rentrer les vaches dans l'étable pour la traite. Travailleuse, Bernadette aidait beaucoup sa mère, enceinte de son sixième enfant. Elle lui disait souvent : « Laisse faire, maman, je suis capable, je suis assez grande, j'ai six ans. » De toute manière, elle ne suivait pas ses trois grands frères, âgés de dix-huit, seize et quatorze ans. Elle préférait s'occuper d'Alfred, le cadet de la famille, d'autant plus que les grands la taquinaient, en particulier Charles, l'aîné, qui la prenait comme souffre-douleur.

Une fois les vaches rentrées à l'étable, Bernadette et Alfred tâchaient de faire boire les veaux et de donner du lait aux chats.

— Bernadette, tu peux retourner à la maison pour aider ta mère, lança Duclos à sa fille en lui décochant une œillade.

Le fermier venait de s'engouffrer dans l'étable, talonné par Félicien et Eugène pour commencer la corvée, pendant que Charles était allé remiser la voiture et dételer les chevaux. Avant de rentrer, Bernadette accourut au bord du chemin, près de la maison. Elle arracha une demi-douzaine de luxuriantes hémérocalles qui poussaient dans le fossé. À mesure qu'elle cueillait ces imposantes fleurs décoratives jaunes ou rougeâtres, elle les donnait à Alfred qui avait peine à les tenir ensemble dans ses petites mains malhabiles. Puis, ils regagnèrent la maison.

Très modeste, la chaumière des Duclos était à deux étages, avec des murs lambrissés de déclin de bois et percés d'étroites fenêtres. Même si Duclos bûchait chaque hiver sur son lot, il en appréciait la petitesse. Autrement, il aurait été dans l'obligation de brûler quelques cordes de plus chaque saison froide.

— Alfred et moi, on vous apporte de belles fleurs, maman.

— Ah! Qu'elles sont belles! exprima-t-elle, la voix émue. Comme c'est gentil de votre part, les enfants!

Dans la cuisine d'été, le tablier noué autour de son ventre renflé, Médérise s'affairait à préparer un bouilli de légumes de son potager, chantonnant une comptine en songeant à l'enfant qui naîtrait. Il s'en dégageait un agréable fumet qui remplissait déjà les narines et activait les papilles gustatives. Pour donner plus de consistance à son plat, elle y avait incorporé un bon morceau de viande. L'automne précédent, lorsqu'Ernest et son voisin décidèrent de faire boucherie, ils tuèrent une vache et un

cochon pour nourrir les deux familles. Ses hommes, comme le disait Médérise, avaient besoin de bien manger, surtout durant les gros travaux de la ferme.

— Apporte-moi le petit escabeau, Bernadette, que je sorte mon beau vase.

Sachant bien que sa mère, enceinte, ne pouvait atteindre facilement la tablette du haut de l'armoire dans la cuisine, Bernadette tira jusqu'au comptoir l'échelette à deux marches, en bois, que son grand-père avait fabriquée. D'ailleurs, c'est lui, William le « gosseux » comme l'appelait sa femme, qui avait construit tout le mobilier de la maison dont avait hérité son fils. Médérise releva sa robe pour voir où elle posait le pied sur le banc. Elle monta avec assurance sur la première marche, puis sur la deuxième. En tirant la porte d'armoire, reculant à peine, elle perdit l'équilibre et tomba à la renverse en poussant un son qui effraya les enfants.

— Maman ! Maman ! s'écrièrent-ils.

La malheureuse gisait sur le plancher, grimaçant de douleur. Alfred s'était mis à pleurer, le bouquet d'hémérocailles dans les mains. Bernadette, plus calme, se pencha vers sa mère.

— Va chercher ton père, lui ordonna Médérise, le visage défait.

Aussitôt, elle bondit et se rendit à l'étable. Quelques minutes plus tard, Ernest, suivi de sa fille, entra en trombe dans la maison.

— Arrête de brailler ! s'impacienta-t-il, à l'adresse du garçonnet.

Il se précipita vers le corps inanimé de sa femme, lui couvrit le visage de baisers et se mit à pleurer ; puis, se retournant vers sa fille :

— Demande à Charles d'atteler Gaillard et d'aller chercher le D^r Duhaim.

Bernadette détala comme un lièvre, faisant claquer la porte moustiquaire, chose normalement interdite dans les règles de la maisonnée.

Moins de quinze minutes plus tard, on vit l'aîné, emporté par le galop furieux de Gaillard, dépoussiérant de sa volaille caquetante le devant de la maison, poursuivi par Fidèle qui jappait d'excitation en courant derrière la monture. Charles aimait chevaucher le fougueux étalon. Il lui semblait qu'il avait le même caractère impétueux que le cheval qui l'amenait au village. De temps à autre, il s'évadait dans le rang ou prenait tout bonnement le bord du bois, seul. Lui, le premier-né de la famille, arborant des moustaches et une barbe naissante, à qui l'on accordait certaines permissions spéciales, ce qu'il considérait comme une marque de confiance de la part de ses parents. Lui qu'on entrevoyait déjà comme le prolongement de son père. De son grand-père surtout, car toute la parenté connaissait les préférences d'Ernest pour la nature, contrairement à Charles qui aimait les vaches. Duclos trouvait que ses animaux le gardaient captif, matin et soir, sept jours par semaine, douze mois par année. Les ruminants demeuraient un moyen de subsistance, certes, mais prenaient encore trop de place dans sa vie.

La voiture du médecin revint rapidement à la propriété des Duclos. Charles, qui le suivait de près, descendit de sa monture,

l'attacha à la rambarde de la galerie. Puis, il s'occupa du cheval du médecin en lui donnant un peu d'eau et quelques bonnes poignées d'avoine. La porte de la maison s'ouvrit.

— Dépêchez-vous!

— Laissez-moi le temps d'arriver, Ernest, rabroua le docteur.

Encore étendue sur le plancher de la cuisine, Médérise se lamentait. Le praticien, un petit homme malingre d'une soixantaine d'années, se pencha vers la femme souffrante, l'ausculta, lui demandant de lui indiquer où elle avait mal. Après un examen minutieux, il replaça une de ses rares mèches de cheveux qui l'agaçait, et se releva. Charles, Félicien et Eugène parurent sur ces entrefaites.

— Aidez-moi, intima-t-il.

On transporta Médérise sur le sofa du salon.

— Faudra que votre femme reste allongée le plus possible pendant trois ou quatre jours, au moins. Il n'est pas question pour elle de vaquer à ses occupations quotidiennes, encore moins de monter au deuxième étage!

— Pensez-vous qu'elle a quelque chose de brisé? s'enquit Ernest, la lèvre tordue.

— Non, je crois pas. Médérise s'en tirera avec des douleurs dorsales, quelques ecchymoses et un mal de tête. Pour le moment, faites-lui des compresses d'eau froide sur la tête. Vous savez, elle a subi un choc violent en tombant. À vrai dire, je crains davantage pour l'enfant. Il est encore trop tôt pour me prononcer, mais il va falloir qu'elle se ménage d'ici à l'accouchement.

— Combien je vous dois, docteur?

— Rien du tout !

— Les enfants, allez donc chercher un sac et remplissez-le de nos légumes du jardin.

— Dans ce cas-là, c'est pas de refus.

Eugène et Félicien s'empressèrent d'exécuter l'ordre de leur père. Le D^r Duhaime avait regagné la voiture que Charles avait eu la gentillesse de placer devant la porte, et quitta la ferme des Duclos.

Entre-temps, Ernest avait déniché le vase à fleurs que sa femme n'avait pu atteindre sur la plus haute tablette des armoires. Bernadette fit couler un peu d'eau pendant que son petit frère actionnait la pompe de l'évier. Ensuite, c'est lui qui déposa la gerbe d'hémérocailles qu'il avait cueillie avec sa sœur, et ils se rendirent au salon, en déposant le pot sur une table basse à côté de leur mère. Réconfortée, Médérise sourit.

— Asteure, allez vous laver les mains et mettez la table. C'est le temps de souper. Le bouilli est prêt. Pour dessert, vous prendrez la tarte au sucre et les biscuits au gruau qui restent.

Plutôt que de s'asseoir avec les enfants à table pour souper, Duclos prépara une assiette pour sa femme et la lui apporta au salon. Il plaça un coussin dans son dos et l'aida à manger.

— Le docteur croit que tu vas récupérer rapidement, Médérise.

— Tu dis ça pour me faire plaisir, mon mari, exprima-t-elle d'une voix entrecoupée.

Autour de la table, Charles ne put retenir une remarque qui lui brûlait la langue :



Campagne de Roxton Falls, 1927

Bernadette, la seule fille parmi les enfants de Médérise et Ernest Duclos, coule somme toute des jours heureux. Son père l'entoure de tendresse, probablement au détriment de ses frères, qui, jaloux, la tourmentent sans cesse. C'est pourquoi elle souhaite ardemment que le bébé porté par sa mère soit une petite sœur. Or, un drame l'arrachera à son rêve et entraînera l'éclatement de la famille. Complètement désespéré, Ernest vend sa terre afin de s'établir au village et sa protégée se voit contrainte de quitter le foyer pour devenir couventine.

Après de nombreuses années passées au sein de la communauté religieuse, Bernadette se sent totalement étouffée... Cette voie n'est pas la sienne. La Révolution tranquille amène cependant un vent de modernité et d'affirmation, lui permettant de reprendre sa liberté et de découvrir le monde tel qu'il est. Une nouvelle vie commence. Mais s'embourbera-t-elle dans les ornières de son destin ? Le bonheur dont elle a si longtemps été privée lui sourira-t-il enfin ?

Auteur de plusieurs œuvres saluées par la critique, telles que Les saisons de l'espérance, Le bonheur des autres ainsi que la série à grand succès L'épicerie Sansoucy, Richard Gougeon use une fois de plus de son exceptionnel talent de raconteur dans ce roman d'époque touchant et tragique.

